

TRAVAILLER MOINS ET GAGNER PLUS : INTRODUCTION

Le narcissisme est une folie qui rend malheureux et qui entraîne la France dans le déclin.

L'histoire de Narcisse est celle d'un beau garçon que toutes les filles convoitaient, mais qui pourtant ne trouvait pas l'amour, parce qu'il ne rencontrait personne qu'il considérait à sa hauteur : au fil du temps, dans son estime, les autres finissaient toujours en dessous, rejetés. Un jour, il voit son reflet dans l'eau de la rivière, et il tombe amoureux de son image, de lui-même. Les peintures traditionnelles du mythe montrent Narcisse qui consacre toute son attention à se regarder dans l'eau, sans pouvoir lever les yeux pour s'intéresser au monde, parce qu'il se considère comme plus intéressant que le monde.

Le narcissisme fait partie de la nature humaine : sain à petite échelle, mais problématique lorsqu'on considère ses dogmes, ses perspectives, ses certitudes, ses définitions, et ses idées comme plus importants et plus justes que la réalité. Au lieu d'intégrer la réalité en soi pour la comprendre, le narcissisme consiste à projeter ce qui est dans son esprit sur la réalité, à se méprendre au point où, braqué dans ses perspectives, on n'arrive plus à la reconnaître telle qu'elle est. Par méprise quant aux hypothèses et aux finalités, le narcissisme mène à de mauvaises décisions, notamment les quelques-unes qui marquent le cours d'une vie. Par manque d'empathie et de respect, on n'arrive pas non plus à discerner le vrai du faux ou le bien du mal, ni dans ses choix, ni dans ce qu'on fait aux autres, parce que, dans l'instant, le narcissisme mène à considérer ses perspectives et ses besoins comme plus importants que ceux des autres.

Le narcissisme, c'est se définir en s'arrogant les plus grandes valeurs éthiques, philosophiques, civiques ou théologiques, puis les renier et choisir l'hypocrisie lorsque ça compte. C'est s'attendre à l'honnêteté des autres, mais penser que la force est de mentir, de cacher des intentions ou des vérités. C'est juger les autres sur leurs défauts, mais s'attendre à être reconnu pour ses qualités. C'est la perpétuelle remise en cause de l'intégrité, de la légitimité, de la crédibilité, de la moralité, et de la dignité de l'autre. C'est nouer des relations d'emprise pour faire des autres ses obligés, se croire fort de pouvoir jouer avec la vie des autres. C'est voir les autres comme en dessous de soi pour entretenir un sens de supériorité afin de compenser une estime de soi faible et fragile, car dépendante du regard des autres. C'est la jalousie, la dévaluation, le discrédit, la peur, le dégoût, la haine, le rejet et la condamnation de l'autre, donc parfois aussi la violence de la rage humaine. Accabler, enfoncer, casser l'autre, flinguer l'autre : pas tout le temps d'ailleurs, mais juste quand ça compte, dans l'aveuglement d'une autojustification et du sens de supériorité, sans que cela ne se voie, dans la dissimulation ou dans la passivité, motivé par l'immaturation émotionnelle du triomphalisme de jeux psychologiques tels que « Ha ha ha, je l'ai bien eu, j'suis trop fort ! »

Le respect permet de reconnaître la réalité en toute intégrité. C'est voir quelque chose de grand, le reconnaître, et dire que c'est grand. C'est voir quelque chose de petit et dire « Ça c'est petit », voir le bien et dire « Ça c'est bien », voir le mal et dire « Ça c'est mal », voir le beau et dire « Ça c'est beau ». C'est le pragmatisme de voir quelque chose qui marche et dire « Ça marche » et de voir quelque chose qui ne marche pas et dire « Ça ne marche pas ». C'est voir une opportunité, reconnaître son potentiel, et dire « C'est possible ! » C'est l'humilité de reconnaître la différence entre la réalité et ses propres perspectives. C'est reconnaître avoir tort lorsque l'autre a raison. Le respect sert à discerner les tendances, à prendre des risques, à saisir les opportunités : indispensable ingrédient du sens des affaires. Le respect sert à discerner la concomitance entre les valeurs et la circonstance : indispensable ingrédient de la moralité.

Le respect anime la curiosité intellectuelle, l'ouverture d'esprit, l'envie de comprendre et de s'intéresser aux autres et au monde. Le respect est source de confiance en soi. Le respect sert à décider dans l'incertitude, lorsque reconnaître compte plus que connaître. Le respect permet de reconnaître que ce qui est important pour soi l'est tout autant pour l'autre : la chose de l'autre, le besoin de l'autre, le travail de l'autre, le potentiel de l'autre, la réussite de l'autre, l'honneur de l'autre, le droit de l'autre, l'humanité de l'autre... les reconnaître tels qu'on voudrait qu'ils soient reconnus pour soi, dans le respect mutuel. Le respect permet de faire les bons choix, de prospérer, et de trouver le bonheur dans la vie.

L'inverse du respect, c'est le mépris : la condamnation de ce qui normalement attire ou effraie. Le mépris de la réussite, de l'argent ou de l'amour : dire qu'on n'en veut pas, alors qu'on en veut, sans pouvoir le reconnaître, pas même à soi-même. Le mépris du danger, ne pas le reconnaître, et s'en rendre compte trop tard. Le mépris, c'est penser qu'être fort, c'est être désagréable avec les autres, leur être nuisible, leur causer du tort, et leur faire ressentir que ce qui est important pour eux est insignifiant. Le mépris, c'est le déni de la réalité.

Le mépris alimente le narcissisme. Le mépris, c'est voir le grand, le bon, le bien, mais refuser de le considérer comme tel, l'esprit clivé. C'est la méfiance du nouveau, la recherche du conformisme pour nourrir son sens de supériorité au sein d'un

petit entre-soi. C'est voir quelque chose de petit, croire que c'est grand, et vice versa. C'est nier le potentiel de ce qui pourrait grandir, et, par jalousie, parce qu'on ne supporte pas l'ambition et la réussite de l'autre, tout faire pour l'en empêcher puis se réjouir de la chute de l'autre. C'est voir le mal, le savoir, mais ne pas le reconnaître dans l'instant et commettre le mal, tout en s'attendant évidemment au respect des autres. Le mépris, c'est le monde à l'envers, c'est penser que la force est de minimiser l'importance de tout. Mais au final, à penser que la force est dans le mépris, à se nourrir l'ego par la transgression et remplacer le respect mutuel par la supériorité, ceux qui n'ont pas de respect pour les autres n'en ont pas non plus pour eux-mêmes.

S'il y a dans ma démarche une volonté de mieux comprendre la nature humaine, la finalité n'est pas psychanalytique mais bien politique, et plus précisément l'action politique. La culture d'un pays, c'est comme le caractère d'une personne, et comprendre le narcissisme de la nature humaine permet aussi de comprendre les mécanismes du narcissisme collectif : la France est en déclin parce que nous sommes confrontés à un problème culturel qui génère des problèmes économiques et sociaux.

Il y a en France un profond désir de changement, mais si nous voulons le changement, il faut que nous changions. Changer ne signifie pas se renier, mais évoluer. Beaucoup en France ne se sentent pas reconnus, pas respectés. Pourtant, lorsque je parle de mettre plus de respect dans notre culture, je ne parle pas de recevoir plus de respect pour soi, car recevoir est facile : je parle de développer le respect mutuel, de dépasser le mépris et la jalousie pour accorder du respect à l'autre. Je parle d'insuffler à notre culture de la connaissance la notion de reconnaissance.

La culture française s'est forgée au fil d'une longue histoire mais nous n'en sommes pas prisonniers. Évoluer ne veut pas dire renier notre identité : la culture française contemporaine n'est plus la même qu'il y a cinq siècles, et dans cinq siècles, elle aura encore évolué. Plutôt que rester figé dans l'immobilisme, en manque d'idées nouvelles, pensant que nos meilleurs jours sont derrière nous, se disant « On a toujours fait comme ça », nous pouvons nous relever du déclin et construire ensemble notre avenir dans le respect de la modernité.

Or une dynamique collective nous a conduits au dirigisme et à la suradministration : une offre politique inefficace où l'expertise a étouffé la vision. Nous vivons l'avènement de l'Administrateur, un nouveau Roi, une personne morale, invisible, insaisissable, mais partout. Il réglemente, taxe et redistribue, guidé par l'intention plutôt que par le résultat. Il prétend protéger le pouvoir d'achat et relancer l'économie, mais en réalité, la dette publique augmente et les services publics se dégradent. De nos jours, le vrai pouvoir n'est pas de diriger l'allocation des ressources comme au temps des manufactures royales, mais de laisser les choses se faire, de permettre aux opportunités et à la prospérité de se développer, car conquérir un marché n'est pas comme conquérir un territoire. Ainsi, en cinquante ans, 220 entreprises de plus de 50 milliards d'euros de capitalisation ont été créées aux États-Unis, dont 84 en Californie, contre 12 en Europe et aucune en France : ici, la désindustrialisation. Souveraineté et prospérité ne se décrètent pas, car de nos jours, c'est le client le roi. Et justement, grâce à la mondialisation, il n'y a jamais eu autant de clients, donc plutôt que nous battre contre les forces du marché, à nous tous d'en profiter pour gagner plus.

J'ai eu la chance de vivre plus de douze ans en Californie, et j'ai baigné dans une culture basée sur l'empirisme et le pragmatisme, culture dont nous pouvons nous inspirer pour faire avancer la nôtre. J'ai aussi vu la prospérité des temps modernes : des chauffeurs de bus qui gagnent plus de 100 mille dollars par an, des infirmières, des policiers, des enseignants qui gagnent plus de 200 mille dollars par an pour les mieux payés. La prospérité moderne découle de la technologie combinée à la mondialisation, donc imaginez qu'en réformant notre pays on puisse en une génération redevenir un pays prospère : un projet de société plein d'ambition, mais sans prétention. Imaginez un contrat social à but lucratif, fondé sur la liberté et le respect mutuel : au lieu de nous entraider à être confortables dans la misère, nous entraider à réussir, chacun selon ses propres aspirations. Imaginez une démocratie économique qui redonne du pouvoir de décision aux acteurs de l'économie, avec un État arbitre plutôt qu'un État dirigiste. Imaginez une société où le pouvoir d'achat triple. Imaginez un revenu universel qui, au lieu de découler d'une redistribution des revenus, découle d'une capitalisation collective des retraites. Imaginez une société sans pauvreté, avec une meilleure qualité de vie, où tout le monde sera serein quant à l'avenir, et plus libre au quotidien. Grâce à la prospérité technologique, tout cela est possible, à condition de développer l'ingrédient indispensable qui la permet : le respect.